

Hans Chourbane

Il y avait dans un village un vieux manoir, et le vieillard qui en était propriétaire avait deux fils, si intelligents que la moitié de cette intelligence aurait suffi. Ils projetaient de demander la main de la princesse ; c'était possible, car elle avait elle-même déclaré qu'elle choisirait pour époux l'homme qui saurait le mieux se défendre dans une conversation.

Les deux frères se préparèrent à l'épreuve pendant toute une semaine — ils n'avaient pas plus de temps, et cela suffisait d'ailleurs : ils possédaient des connaissances, et c'est là l'essentiel. L'un savait par cœur tout le dictionnaire latin et le journal local des trois dernières années ; il pouvait les réciter aussi bien du début à la fin que de la fin au début. L'autre avait étudié à fond tous les règlements des corporations et tout ce que doit connaître un doyen de corporation ; ainsi, selon lui, il lui serait facile de discourir sur les affaires d'État. De plus, il savait broder des jarretelles — quel artisan !

— Moi, j'obtiendrai la fille du roi ! disaient l'un et l'autre.

Alors le père donna à chacun un magnifique cheval : au celui qui savait par cœur le dictionnaire et les journaux, un noir ; à celui qui possédait l'esprit d'État et brodait des jarretelles, un blanc. Ensuite, les frères s'enduisirent les coins de la bouche d'huile de poisson, afin que leur bouche s'ouvrît plus vite et plus facilement, et ils se mirent en route. Tous les domestiques accoururent dans la cour pour voir comment les jeunes messieurs monteraient à cheval. Soudain apparut un troisième frère — ils n'étaient que trois en tout, mais personne ne comptait le troisième : il était bien loin de ses frères savants, et on l'appelait simplement Hans le Tronc.

— Où allez-vous donc ainsi parés ? demanda-t-il.

— Nous allons à la cour « obtenir » la princesse ! N'as-tu donc pas entendu ce dont on a fait tant de bruit dans tout le pays ?

Et ils lui expliquèrent l'affaire.

— Eh bien ! Alors je viens avec vous ! dit Hans le Tronc.

Mais les frères se contentèrent de rire et partirent.

— Père, donne-moi un cheval ! cria Hans le Tronc. J'ai une furieuse envie de me marier ! Si la princesse m'accepte, tant mieux ; sinon, je la prendrai moi-même !

— Bavard ! dit le père. Je ne te donnerai point de cheval. Tu ne sais même pas parler ! Tes frères, eux, sont de vrais gaillards !

— Si tu ne me donnes pas de cheval, je prendrai un bouc ! Il m'appartient et me conduira parfaitement ! Et Hans le Tronc enfourcha le bouc, lui enfonça les talons dans les flancs et s'élança sur la route. Oh ! comme il fila !

— Sachez qui nous sommes ! cria-t-il en chantant à pleine gorge.

Cependant, les frères chevauchaient tranquillement, en silence ; ils devaient bien réfléchir à toutes les belles phrases qu'ils comptaient placer dans leur entretien avec la princesse — ici, il fallait avoir l'oreille fine.

— Ho-ho ! cria Hans le Tronc. Me voici ! Regardez donc ce que j'ai trouvé sur la route !

Et il montra une corneille morte.

— Tronc ! dirent-ils. Où la traînes-tu donc ?

— En cadeau pour la princesse !

— Voilà, voilà ! dirent-ils, éclatèrent de rire et poursuivirent leur chemin.

— Ho-ho ! Me voici ! Regardez donc ce que j'ai encore trouvé ! De telles choses ne se trouvent pas tous les jours sur la route ! Les frères se retournèrent de nouveau pour regarder.

— Tronc ! dirent-ils. Mais c'est un vieux sabot de bois, et sans empeigne encore ! Lui aussi, tu veux l'offrir à la princesse ?

— Je l'offrirai aussi ! répondit Hans le Tronc.

Les frères rirent et le devancèrent.

— Ho-ho ! Me voici ! cria de nouveau Hans le Tronc. Non, plus on avance, plus on trouve ! Ho-ho !

— Voyons, qu'as-tu encore trouvé ? demandèrent les frères.

— Ah non, je ne le dirai pas ! Comme la princesse sera contente !

— Pouah ! crachèrent les frères. Mais c'est de la boue du fossé !

— Et quelle boue ! répondit Hans le Tronc. La première qualité, impossible à retenir dans les mains, ça coule !

Et il remplit sa poche de boue.

Les frères partirent alors au galop et le devancèrent d'une heure entière. Aux portes de la ville, ils prirent, comme tous les prétendants, des numéros d'ordre et se rangèrent en file. Dans chaque rang, il y avait six hommes, placés si près les uns des autres qu'ils ne pouvaient même pas bouger. Et c'était tant mieux, sinon ils se seraient déchiré le dos simplement parce que l'un se tenait devant l'autre.

Tous les autres habitants du pays s'étaient rassemblés autour du palais. Beaucoup regardaient jusque dans les fenêtres — il était curieux de voir comment la princesse recevait les prétendants. Les prétendants entraient dans la salle l'un après l'autre, et dès qu'un homme entra, sa langue se paralysait aussitôt !

— Cela ne convient pas ! disait la princesse. Dehors !

Le frère aîné entra, celui qui savait par cœur tout le dictionnaire. Mais, après être resté dans les rangs, il avait tout oublié, et de plus les planchers grinçaient, le plafond était en miroir, de sorte qu'on se voyait la tête en bas ; à chaque fenêtre se tenaient trois scribes, plus un conseiller, et tous notaient chaque mot de la conversation afin de l'imprimer immédiatement dans le journal et de le vendre au coin de la rue deux skillings — c'était vraiment terrible. Par-dessus tout, le poêle avait été tellement chauffé qu'il était rouge de chaleur.

— Quelle chaleur il fait ici ! dit enfin le prétendant.

— Oui, mon père a eu aujourd'hui l'idée de rôtir des poussins ! répondit la princesse.

Le prétendant ouvrit la bouche, il ne s'attendait pas à une telle conversation et ne trouva rien à répondre, alors qu'il aurait voulu répliquer de manière plus amusante.

— Euh... murmura-t-il.

— Cela ne convient pas ! dit la princesse. Dehors !

Il dut s'en aller. Après lui vint devant la princesse l'autre frère.

— Il fait affreusement chaud ici ! commença-t-il.

— Oui, nous rôtissons aujourd'hui des poussins ! répondit la princesse.

— Comment, quoi, co..? balbutia-t-il, et tous les scribes écrivirent : « comment, quoi, co..? »

— Cela ne convient pas ! dit la princesse. Dehors !

Alors arriva Hans le Tronc. Il entra dans la salle à califourchon sur son bouc.

— Quelle fournaise ! dit-il.

— Oui, je rôtis des poussins ! répondit la princesse.

— Quelle chance ! dit Hans le Tronc. Alors je pourrai aussi rôtir ma corneille ?

— Possible ! dit la princesse. Mais as-tu de quoi la rôtir ? Je n'ai ni casserole ni poêle !

— J'en ai ! dit Hans le Tronc. Voici un ustensile, et même avec une anse !

Et il sortit de sa poche le vieux sabot de bois et y déposa la corneille.

— Mais c'est tout un repas ! dit la princesse. Cependant, où trouverons-nous la sauce ?

— Elle est dans ma poche ! répondit Hans le Tronc. J'en ai tellement que je ne sais qu'en faire, autant la jeter ! Et il puisa dans sa poche une poignée de boue.

— Voilà ce que j'aime ! dit la princesse. Tu es prompt à répondre, tu n'as pas besoin de chercher tes mots, c'est toi que je prends pour époux ! Mais sais-tu que chacune de nos paroles est notée et paraîtra demain dans les journaux ? Vois, à chaque fenêtre se tiennent trois scribes, plus un conseiller ? Et le conseiller est le pire de tous — il ne comprend rien !

Elle dit tout cela pour effrayer Hans. Mais les scribes éclatèrent de rire et firent tomber des taches d'encre sur le sol.

— Quels messieurs ! dit Hans le Tronc. Je vais maintenant le régaler !

Et, sans hésiter, il retourna sa poche et barbouilla tout le visage du conseiller de boue.

— Voilà qui est adroit ! dit la princesse. Je n'aurais pas su faire cela, mais maintenant je l'apprendrai !

Ainsi Hans le Tronc devint roi, se maria, posa la couronne sur sa tête et s'assit sur le trône.

Nous avons appris tout cela grâce au journal publié par le conseil municipal, auquel il ne faut guère se fier.